

Title	BESOINS ET MARXISME : DU BESOIN AU DESIR
Sub Title	
Author	MATOBA, Akihiro
Publisher	Keio Economic Society, Keio University
Publication year	1980
Jtitle	Keio economic studies Vol.17, No.2 (1980.) ,p.35- 50
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	
Genre	Journal Article
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AA00260492-19800002-0035

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

BESOINS ET MARXISME —DU BESOIN AU DÉSIR—

Akihiro MATOBA

Mais n'y a-t-il pas un supplice réel en ce que, depuis cette déclaration de la science, le christianisme, l'homme se joue, se prouve les évidences, se gonfle du plaisir de répéter des preuves, et ne vit que comme cela!

Rimbaud

D'abord, on me demandera pourquoi les Japonais doivent analyser la théorie des besoins du Marxisme. Mais la raison est très claire. C'est parce que c'était la conception des besoins du Marxisme, accompagnée du nom honorifique de la science, qui contribuait mieux au développement des forces productives après la guerre mondiale au Japon. Bonne et mauvaise, la théorie des besoins du Marxisme met l'accent sur la production, et elle tente d'enterrer ce qui ne concerne pas la production, en les accusant de ne pas être scientifique. Le mauvais goût du principe de production pour la production recouvre la théorie des besoins du Marxisme. J'ai l'intention de critiquer le goût frêlaté de cette théorie et de proposer en revanche la conception du désir.

Les contemporains ne douteraient pas que les besoins soient objectifs et sont déterminés par les forces productives de cette époque. Mais cette pensée n'a pas d'autre origine que la foi de raison (Vernunft) depuis Aristote¹ [1]. Justement, il n'est besoin que de voir la façon dont on transforme le désir individuel par les besoins généraux, et, du plus, cette façon n'est pas seulement la transformation, mais aussi la dichotomie de la science moderne, par exemple, entre l'essence et l'apparence, les loisirs et le travail etc.

On pourrait comprendre «Combien de comédie la pensée fait faire! Quelle sottise pensée était-elle!» par le conte sous-mentionnée;

<i>A : J'ai besoin de glace.</i>	<i>(Désir)</i>
<i>B : As tu d'argent?</i>	<i>(Besoin)</i>
<i>A : Je n'en ai pas.</i>	<i>(Le manque)</i>
<i>B : Eh, bien, tu n'as pas de besoin, n'est ce pas?</i> ²	

Autrement dit, cela signifie que les besoins, qui n'ont pas les moyens de s'exprimer

¹ Aristote met l'accent sur la raison. Par exemple, le besoin pour l'enfant, la raison pour l'homme, Aristote, [1], p. 1334b.

² Georges-Hubert de Radkowski, [3] «“J'ai besoin de—” est une locution pseudo personnelle, sans sujet.» p. 154.

(comme d'argent), ne sont qu'inutiles, et, ils sont obligé d'incarner d'argent.

Donc, aussitôt que les loisirs et le travail furent divisés par Aristote et ceux-ci furent utilisé pour le travail,³ il ne s'agit pas de désir, parce qu'il ne concerne pas le travail, et ce dont il s'agit, est les besoins concernant le travail. Mais d'un autre côté, Socrate ne fit pas ce pareille distinction, et ne précisa pas la dihotomie entre les loisirs et le travail.⁴ Plutôt, il proposa que les loisirs et le travail était même chose, et que ils étions reciproquement liés à travers le pur sujet. Toute l'histoire pour lui était racontée avec pur sujet "je." Bien sûr, je partage les idées de Socrate.

Le Marxisme aussi, n'est pas une exception. Quand Marx et les autres socialistes raconterent l'image du travail futur, et exigèrent fièrement la diminution du temps du travail,⁵ il est clair qu'ils étaient du même acabit, c'est à dire, qu'ils entrèrent dans *le monde de la foi* dans la raison, comme "le travail vis-à-vis des loisirs." Ceux qui proposent les loisirs pour mieux travailler (en U.R.R.S.) tente autant que possible à supprimer les loisirs, ceux qui proposent le travail pour acquérir de meilleurs loisirs, désirent ardemment les forces productives. En général, les besoins après Aristote portaient sur la production, tous les désirs n'étaient racontes qu'en dehors des besoins. (*Sous la tyrannie de Logos*)

Selon la pensée de Socrate, le désir subjectif n'engendre pas de forces productives et de mode de production. Le désir de dictature, le désir de la résistance et, le désir individuel n'apparaissent que dans le "sujet" propre, qui n'a pas de rapport avec l'histoire. Contrairement, c'est le désir propre qui exerçait une grande influence sur l'histoire. C'est ainsi que l'analyse du désir est plus importante que celle du besoin,⁶ et en outre, ce sera très intéressant pour nous dans le futur. *La raison, pour laquelle je critique les besoins du Marxisme, est dans qu'ils manquent de "sujet de désir." Je voudrais oser ouvrir une nouvelle voie contre la théorie des besoins du Marxisme.* Bien que, je ne puisses pas la développer dans cette courte thèse.

Je vins en un lieu où rien ne luit.

1. BESOINS ET LES THÉORIES

a. Le schéma de Marx

Je voudrais distinguer Marx du marxisme, pour en faire l'apologie et dire que je ne confond pas. (Evidemment, bien qu'ils soient pareils au point qu'ils mettent l'accent sur "Logos", et, bien que Marx doive être responsable de l'erreur du marxisme contemporain.)

D'abord, on va rapprocher le schéma de Marx, en voyant les mots que Marx utilisa. Les mots, qu'il utilisa dans 'Le Capital', sont ceux-ci. (1) « Besoins

³ Aristote, [1], «For the peace, as has been often repeated, is the end of war, and leisure of toil. », p. 1333b.

⁴ Plotin, République, [2], pp. 914-919.

⁵ K. Marx, [4], p. 33.

⁶ [5a] p. 379 .

humains » (2) « Besoins sociaux » (3) « Besoins naturels » ou « Besoins nécessaires » etc.⁷ (2) (3) signifient les besoins comme quantité objective, qui est déterminée par la société et par la nature. (1) signifie les besoins comme qualité subjective, qui a un rapport avec la valeur d'usage. Mais, en dépit de cela, celui-ci est considéré comme quantitatif.

On pourrait comprendre que tous les besoins sont des conceptions, qui engendrent des nécessités humaines, si on les considère selon l'histoire de la pensée de Marx. Le jeune Marx considérerait que les besoins humains sont ceux spécialement humains. « L'homme riche est en même temps l'homme qui, pour vivre, a besoin d'une totalité de manifestations humaines, l'homme chez qui sa propre réalisation est une nécessité intérieure, un besoin. Non seulement la richesse, mais aussi pauvreté recoit-le socialisme étant supposé-une signification humaine, donc sociale. La pauvreté est le lien passif qui fait que l'homme éprouve le besoin de la plus grande des richesses; autrui. »⁸ Peut-être on pourrait comprendre cette pensée, si on retourne sur son expérience, par exemple, l'amour déçu, la mort d'un ami. À ce sujet, Marx héritait de la pensée de Hegel, et, il considérerait les besoins humains comme qualitatifs.⁹ Justement, Marx comme *Janus* est très vraisemblable, tant que nous étudions précisément la jeunesse de Marx. Mais aussitôt qu'il décrivaient les désirs individuels en utilisant les besoins relatifs à la production, les besoins remplaceraient les désirs. Quand ceux-ci sont décrits par les mots comme d'argent, ils signifient les besoins chimériques, qui engendrent la division du travail, ceux du minimum vital, ceux brutaux etc.¹⁰ Pendant que la subjectivité des besoins disparaît, la conception de objectivité apparaît.

Mais ce pluralisme de Marx s'est divisé en deux, c'est à dire la conception du « *Fondaments de la critique de l'économie politique* » (en abrégé, *Fondaments*) et celle du *Capital* (*Le Capital*). La théorie du besoins chez jeune Marx s'est divisé en deux catégories, d'un côté, celle « *besoins → production* », de autre côté « *production → besoins*. » La perplexité, qui est caché dans le marxisme moderne, dépend de l'interprétation de ce deux catégories. Lebowitz¹¹ aux États Unis ne peut pas comprendre la perplexité du marxisme moderne, parce qu'il tente d'analyser la totalité le point de vue de Marx sur les besoins d'une façon identique à celui de *Fondaments*.

⁷ K. Marx, [5b] VI (1) p. 20 [5b] VI (2) p. 197 [5a] (3), p. 133.

⁸ K. Marx, [6], p. 88 Pour plus de détails concernant ma pensée, voir: [7]. Sur la théorie chez le jeune Marx, il y a deux grandes différences de point de vue. L'une est celle de la surévaluation du jeune Marx, l'autre est celle du rejet. Rovati [11] **appartient à celle-ci**, Lucien Séve [8], Jean-Paul Dollé [9] et Terrail [10] appartiennent à celle-la.

⁹ Paul-Henry Chambard de Lawe, [12], a impliqué justement l'influence de Hegel sur Marx. Dans la conception marxiste, comme dans la conception hegelienne, les besoins ont une fonction essentielle dans la vie sociale p. 132.

¹⁰ K. Marx, [6b], p. 547.

¹¹ Michael A. Lebowitz, [13], met l'accent sur le point du vue des Fondements économiques [14]. «Stressing as he did the fact that needs, like products, are developed with the forces of production, Marx was critical of an tendency on the point of economists to treat workers' needs are naturally determined and unchanging.» p. 432.

On va voir le point de vue de *Fondaments*. Marx décrit ici des besoins qui ne sont pas donnés, mais ont de l'influence sur le prix de production, et, qui en plus, se répercutent sur la valeur du travail. Il critique l'abolition de la monnaie que Proudhon déjà proposa, en affirmant qu'il ignore l'influence de la monnaie (Comme les besoins sociaux) sur la valeur du travail (Bien entendu, la critique de Marx aussi renferme la une grande erreur).¹² En somme, il décrit l'impossibilité d'abolir la monnaie comme baromètre, par laquelle on calcule le changement du temps du travail nécessaire socialement (les besoins sociaux). L'affaire importante, sont ces mots « Dès que ces catégories ont été plus ou moins élaborées et abstraites, ils échafaudent les systèmes économiques qui, à partir de notions simples-tels le travail, la division du travail, le besoin, la valeur d'échange-s'élèvent jusqu'à l'État... »¹³ et on comprend que Marx admet que les besoins sont l'une des catégories élémentaires.

Marx ne pourrait pas séparer entre des apparences et l'essence, comme la pensée d'Aristote, jusqu'au bout dans *Fondaments*. C'est ainsi qu'il cherche seulement les apparences qui engendrent la surface de la société capitaliste, sans chercher l'essence. Mais nous devons être libre de préjugé que l'essence est réelle, et l'apparence n'est pas que profane, dont nous déjà remonté le temps d'Aristote (en particulier, c'est l'idée de la théologie catholique). Parce que l'analyse dans *Fondament* rachète ses défauts, à cause de l'explication profane. En plus, l'analyse de *Fondaments* force nous à reconsidérer les prémisses dans « *le Capital* » que le salaire soit donné, la rente aussi, et $v:p$ (v -la valeur de la force de travail, p -la plus-value) également.¹⁴ Par conséquent, dans *Fondaments* on peut comprendre aussi la base matérielle du développement des individus, que le jeune Marx développa par le mouvement circulaire, c'est à dire, *M-A-M* (*M*-marchandise, *A*-argent).¹⁵ Agnes Héller, dont je voudrais parler bientôt, met l'accent sur cette interprétation de *Fondaments*.

Mais, bien sûr, nous devons encore faire attention que la conception des besoins dans *Fondaments*. Les défauts, qui abusent de nous, sont latents. Les besoins, que nous avons vus ici, ce sont ceux qui sont solvables, qui n'apparaissent que comme quantitativement (le volume de la monnaie). Le lecteur, s'il est très attentif, y pourrait trouver la survivance de la thèse du matérialisme dialectique très classique, par laquelle le désir humain est secondaire et c'est les besoins sociaux qui décident de tous les désirs humains.

Successivement, on va être attentif sur les besoins naturels, qui se sont clarifiés dans *le Capital*. L'affaire la plus importante sont, premièrement la survivance de l'économie classique, et, deuxièmement l'influence mauvaise de la philosophie idéaliste en Allemagne. Les besoins, comme le professeur Paul Foulquié [48] l'explique, sont la tendance longue de *l'appétit*. L'économie classique aussi tire son équilibre longue (c'est à dire, tendance) du salaire de base que la population des

¹² Cf. ma thèse; [15].

¹³ K. Marx, [14] p. 30.

¹⁴ Attention! Le problème, dont il s'agit, n'est pas que le système de Marx soit cohérent ou non, voire même la confrontation entre les *Fondements* et *le Capital*, mais c'est ce qu'il est réellement.

¹⁵ J'ai démontré la façon dont la monnaie a contribué à l'indépendance des individus: [15].

travailleurs et le plein-emploi recoivent (Voir. Th. Sowell [16]). Ils supposent que la population soit limitée et l'augmentation de salaire soit impossible (salaire naturel). L'équilibre de salaire est supporté par la tendance longue de production agricole, c'est à dire, "law of diminishing returns", et la loi de population entraîne l'équilibre longue de la rente (la difficulté du défrichement, —comme c'était nécessaire pour Kant d'expliquer la propriété de la terre—et celle de l'amélioration). Et du taux d'intérêt, ils supposent qu'il est déterminé non par l'offre et la demande de la monnaie, mais il a tendance à se fixer aux taux d'intérêt naturel, et aussi de suite, il dépend taux de profit. Tous les prémisses sont ceux de l'économie classique. Marx aussi a reçu leur influence. La phrase suivante est représentative; « Remarquons ici en passant que "le besoins social", ce qui régle le principe de la demande, est essentiellement conditioné par les rapports des différentes classes entre elles et par leur position économique respective; donc d'abord par le rapport de la plus-value en lesquelles se décomposent la plus-value (profit, intérêt, rente foncière, impôts, etc.) »¹⁶ De point du vue long, il suppose que $v : p$ soit donné et la distribution entre la rente et le profit également. L'offre et la demande qui déterminent le prix du marché sont considérés comme secondaires. Et le temps de travail nécessaire socialement (besoins sociaux) est fixé. Qu'est ce qu'il doit raconter, s'il ne faut pas développer les besoins sociaux? C'est le besoin naturel, c'est à dire le salaire. Il est développé dans I tom. de *Le Capital*.¹⁷

Donc, qu'est ce que c'est, le I tom. de *Le Capital*? C'est l'utopie, qui est très loin de la réalité, ou comme la fabrique, ou comme la société imaginaire où il n'existe pas de compétition, c'est à dire le monde du capital en général. L'affaire qui nous concerne, est pourquoi le salaire doit baisser au niveau minimum. Parce que, sous le capitalisme, la force de travail « de même que toute autre, possède une valeur. Comment la détermine-t-on? Par le temps de travail nécessaire à sa production. »¹⁸ et « Le temps de travail nécessaire à la production de la force de travail se résout donc le temps de travail nécessaire à la production de ces moyens de subsistance. »¹⁹ mais bien sûr, il y a du conditions réservés. « Les besoins naturels, tels que nourriture, vêtements, chauffage, habitation, etc., different suivant le climat et autres particularités physiques d'un pays. D'un autre côté le nombre même de soi-disant besoins naturels, aussi bien que le mode de les satisfaire, est un produit historique, et dépend ainsi, en grande partie, du degré de civilisation atteint. »²⁰

A propos, le salaire bas est non seulement l'origine de la lutte des classes, mais l'origine de la crise, qui engendre l'abaissement des besoins solvables. « La contradiction dans le mode de production capitaliste; les ouvriers, en tant

¹⁶ K. Marx, [5b], p. 197 VI.

¹⁷ C'est dommage que nous ne puissions pas connaître le chapitre du Salaire de Marx, qu'il préparait.

¹⁸ K. Marx, [5a], p. 133.

¹⁹ *Ibid.* [5a], p. 133.

²⁰ *Ibid.* [5a], p. 133.

qu'acheteur de leur marchandise, sont importants pour le marché. Mais, à les considérer comme vendeurs—la force du travail—la société capitaliste met en œuvre toutes ses virtualités révèlent régulièrement comme des époque de surproductions, parce que les virtualités de production ne peuvent jamais être allées suffisamment pour qu'il ait non seulement production, mais encore réalisation d'une plus grande somme de valeurs. Au contraire, la vente des marchandises, la réalisation du capital-marchandise et par conséquent aussi de la plus-value, est limitée non par les besoins de consommation de la société en général, mais par les besoins de consommation d'une société dont la grande majorité est toujours pauvre et condamnée à toujours le rester.»²¹ Ce passage signifie que les besoins naturels et les besoins du capital se substituent aux besoins sociaux, parce qu'il n'existe pas de besoins sociaux en général. Ainsi, *le capital en général*, tom. I du *Le Capital* commence à marcher tout seul comme Protée.²²

La philosophie idéaliste en Allemagne est justement *Protée* lui-même. Ils sont fières des analyses conceptionnelles et ils méprisent le jugé par l'entendement. Selon eux, l'essence des besoins sociaux sont les besoins oppressant des travailleurs, et tant que les besoins sont comme cela, l'affaire dont il s'agit ici, c'est la lutte des classes. D'où engendre-il, le capital? Il engendre la propriété privée, qui est égale aux compétitions des capitaux. L'abolition de la propriété privée, signifie la compréhension conceptionnelle de la manière des philosophes allemands, *La dictature de prolétariat de Marx ressuscite l'économie classique et la philosophie idéaliste en Allemagne*. (Andre Glucksman est exact [19]).

b. *Le Schéma de Marxisme*

Qu'est donc, Marxisme? Nous devons montrer son image réelle tout prix. Il me semble que celle-ci n'est pas que l'illustration du socialisme. Et, pour nous, c'est très difficile de séparer le socialisme que Marx prophétisa, de l'autorité en l'U.R.S.S.²³ Le point de vue du socialisme, donc, celui de l'U.R.S.S., est identique à celui de "Le Capital." Ce n'est pas exagérer de dire que ceux qui étudient «*Le Capital*» apprennent seulement l'histoire de l'U.R.S.S., «mauvais sang ne pourrai mentir». Bien sûr, peu importe que l'U.R.S.S. soit l'enfant légitime, ce pays, qui reste entièrement maître de lui, est fier de son histoire de plus de soixante ans, il ressemble à *Créon* de *Antigone*. Il répond aux citoyens avec d'attitude calme, comme *Créon* lorsqu'il répondit à *Antigone*, soit «La loi est d'abord faite pour toi» [21]. De plus, on peut comprendre pourquoi l'U.R.S.S. est éminemment Marxiste, aussitôt que l'on voit que le général prolétarien²⁴ est l'éloquent interprète de «*Le Capital*». Il dit qu'il faudrait exclure les besoins sociaux, tant que nous vivons dans le monde du capital en général. Par conséquent, le problème

²¹ *Ibid.* [5b] IV, p. 294.

²² Beaucoup d'économistes habitent dans le monde du capital en général. Par exemple, voir Ch. Bettelheim [17], R. Meek [18].

²³ André Glucksman, [19] «Bien ou mal, le kremlin représente le socialisme» p. 80.

²⁴ Wilhelm Reich, [22], p. 37.

important n'existe que dans calcul de valeur, qui ne reflète pas des besoins sociaux. Il croit aussi en la loi de Say que tous les produits doivent être vendus complètement. Pour lui les situations réelles sont qu'on doit former les rangs pour acheter quelque chose ou aller au marché noir, mais, ils sont convaincu que cela n'est qu'un phénomène peu important. Le problème importat est justement la production, et, elle est donc la clé de tous les problèmes.

La situation dans laquelle consommateurs se sont vus tomber est déplorable, et sa base est la conception du travail productif. Pour l'expliquer, il n'est besoin que de changer le mot des « Fondaments », soit « Mais voilà, plus exactement, quelle est la véritable définition du travailleur productif; un homme qui n'a pas besoin de plus, et ne réclame pas davantage, qu'il n'en faut pour le mettre en état de procurer à son capitaliste le plus grand profit possible. »²⁵ En somme, il n'est nécessaire que de changer le capitaliste en général prolétarien. On peut présenter le monde du capital en général comme une usine, où le président de cette société est le parti communiste. Il est de notoriété publique que, en ce monde, les besoins des travailleurs se fixent sur ceux qui entretiennent. Les besoins sociaux puissent être non seulement négligés, mais il est supposé que la valeur soit égale au prix, parce qu'il n'y a pas de compétition. À la fois, Ch. Bettelheim [17], qui raconte fièrement la socialisation des besoins, et, E. Mandel [23], qui la prévoit négative, se prend à ce piège. Ici, nous devons nous demander pourquoi ils créèrent le monde étrange, où il n'y a pas de besoins individuels, et, où les besoins sociaux sont déterminés. Sans que nous le voulions « la propension à consommer » par Keynes, « le roi de l'économie de Marché » par Galbraith, mais plutôt nous voudrions savoir pourquoi ils sont en train de faire le travail de « *Sisyphé* ».

A propos, cette interprétation du travail productif a l'air d'avoir implanté cette idée dans la tête des citoyens soviétiques, soit ceci. « Qui ne travaille pas ne mérite pas de manger », « Arbeit macht frei » de Nazi. En plus, comme cette idée considère le peuple en dehors du capital en général, comme un travailleur non-productif, une sorte de peur comme « Mieux vaut plier que rompre », surgit dans la coeur du peuple. Quand Marcuse dit « Productivity, development of the productive forces is then and now the ethical value which is to govern the personal as well as the societal relationship »,²⁶ on pourrait dire que c'est tout à fait exact. De pareils mendiants, vagabonds, et prostituées, qui n'appartiennent pas aux catégories du travail productif, sont rassemblés dans des camps de concentrstion, et, ils subissent une rééducation, et, apparaissent comme un travailleur normal incarnant les besoins sociaux (en ce sens, volonté du parti).²⁷ C'est ainsi que l'éducation est aussi productive, comme Marx a déjà dit. « L'alliance a propos du travail

²⁵ K. Marx, [14], p. 221.

²⁶ Herbert Marcuse, [24], p. 204.

²⁷ Les marxistes Japonais connaissaient bien la signification de l'éducation, et ils transformaient les étudiants en des travailleurs productifs en les menaçant avec le Capital de droite et avec un dossier d'élève de gauche. Heureusement, ou malheureusement, l'économie Japonaise a reussie grâce aux marxistes.

productif avec l'éducation est l'une des plus grands moyens de transformer la récente société.»²⁸

L'interprétation du capital en général comme la dictature sur le peuple a conduit naturellement l'oppression de la consommation dans la société. Les mots que «Le pauvre est pauvre parce qu'insoumis»²⁹ remplace les mots que «Le pauvre est pauvre parce qu'il n'a pas de d'argent», comme si la société féodale renaissait. Chacun sait, que ceux, qui sont vêtus d'autorité, peuvent disposer de tout, et que ceux, qui ne disposent pas d'autorité, ne peuvent acquérir plus que le minimum vital. Même s'ils le appellent «Diktatur über Bedürfnisse»³⁰, «Kollektivierende Gesellschaft», «dehumanisierende Gesellschaft» et «Quasi-Gemeinschaft», ils sont pareils.³¹

c. *Le Schéma de Agnes Héller*

Nous voyons le hérétique dans *l'école de Budapest*. Il va sans dire qu'ils sont aussi marxistes. Ils sont de bons interprètes de «*Fondament*», et ils sont ignorants de «*Le Capital*», différent des Marxistes russes. Récemment, les adeptes de cette théorie, vont augmenter, pour cause du manque de crédibilité de l'union soviétique. Pour les partisans, il semble que ce monde est un paradis, qui est très loin de la réalité. Mais, en fait—?

Selon «*Fondament*», ils disent qu'il faut considerer les besoins, parce que ils stimulent la production. Agnes Héller [29] admet la survivance du marché et de la monnaie, seulement pour laquelle on pourra parvenir au socialisme, et, elle tente d'introduire "civilizing influence of capital".³² La première raison est qu'elle ne voudrait pas du socialisme comme le monde du capital en général, où tous les besoins sont refusés. D'un autre côté, elle pense que rien ne peut exister que le socialisme prospère avec les besoins individuels, ou tous les individus s'associent comme producteurs. La deuxième raison est que l'augmentation des forces productives peut créer les loisirs, en particulier, ceux pour l'autogestion. Celle-ci suppose que l'histoire va du niveau de vie minimum, à celle très riche, réalisé par l'intermédiaire des forces productives. Pour l'expliquer, elle divise l'histoire humaine en trois parties, la partie de besoins naturels, celle des besoins sociaux, et celle des besoins radicaux.³³ Selon elle, les besoins humains, n'importe lesquels, correspondent aux forces productives. Celle-la suppose qu'elle considère l'abolition de la loi de valeur, non comme l'avenement du monde, où tous les produits sont immédiatement déterminés, par celle de valeur du travail, mais

²⁸ K. Marx, [25], p. 32.

²⁹ A. Glucksman, [20], p. 108–109.

³⁰ Agnes Héller et Ferenc Fehér, [26] en particulier, voir; Agnes Héller, *Leitidee zur Transformation osteuropäischer Gesellschaftsformationen*: Ferenc Feher, *Diktatur über die Bedürfnisse*.

³¹ Maria Markus, Andras Hegedüs, [31] p. 94–95.

³² Dans ma thèse, [28], J'ai critiqué la théorie de A. Héller, sur le point qu'elle a surestime les forces productives.

³³ Agnes Héller, [29], Voir Chap. 1 sur les besoins naturels, Chap. 2, 3 sur les besoins sociaux et Chap. 4, 5 sur les besoins radicaux.

comme celle des grands forces productives, où il ne faut pas calculer tous les produits d'après la loi citée ci-avant. Ainsi, elle le tient l'idée que, pour atteindre les grands forces productives, on doit utiliser tous les moyens, par exemple monnaie ou marché, n'importe lesquels. Ici, nous pourrions voir le monde du gaspillage et celui de la jouissance, c'est à dire le monde de *Midas*, qui désire changer tous les choses en or, comme *la pierre philosophale de l'alchimie*.

Mais, on doit rechercher la course de son action sur la production propre pour production. C'est parce qu'elle pense que les besoins dépendent du développement des forces productives sociales.³⁴ «L'aliénation n'est pas la catégorie personnelle, mais celle sociale.»³⁵ Selon elle, plus de production développe, le meilleure de l'homme. Mais cette pensée deviendra l'objet du mépris pour les écologistes, comme E. F. Schumacher [38] etc. En dehors de ces raisons, cette pensée est la meilleure arme contre le monopole du prolétariat, et, en outre, elle signifie qu'elle est l'exemple de la bonne interprétation de Fondaments. Ainsi, c'est naturel que l'on doive changer la conception du travail productif. Au lieu que le «travail soit l'essentiel», ce qui est seulement vrai en U.R.S.S., «La compréhension de l'homme comme l'existence travaillante et en général n'a pas rapport avec la conception de Marx sur l'existence humaine.»³⁶ ces mots se placeront. Le travail productif signifie seulement la possibilité d'apporter des loisirs. «C'est pour cette raison que le but suprême du développement social est d'augmenter le temps de loisirs—.»³⁷ Mais, dans ce monde aussi, nul ne peut avoir le droit d'être paresseux (Lafargue [42] ne peut pas jouer son rôle). Car, ce n'est pas que le processus, qui désire d'être dans les société très riches. Donc, les mendiants et les poètes ne sont pas productifs, c'est à dire ils ne sont pas que des hommes qui n'ont pas de besoins.

2. BESOINS ET LES POLITIQUES

a. L'U.R.S.S.

D'abord, on va regarder autour du monde de l'U.R.S.S.

«Hélas! ici est le maître.»

—Mallarmé

Bien sûr, il n'existe pas de marché monétaire et de marché du capital. Le marché qui survivait jusqu'au maintenant, est seulement, celui des biens de consommation. Ce système est que, après que le plan de l'État a prévu les besoins sociaux indépendant de la volonté de l'entreprise, il annonce immédiatement le plan d'approvisionnement des matières et celui des fonds. Comme chaque entreprise a un bilan dans sa banque, il nous semble qu'elle est indépendant.³⁸ Mais, en fait,

³⁴ L. Séve, [8], n'exige pas nécessairement le développement des forces productives, quand il explique l'image future du socialisme.

³⁵ Agnes Heller, [30], p. 35.

³⁶ Gyorgy Márkus, [27], p. 78.

³⁷ Maria Markus et Andras Hegedüs, [32], p. 2808.

³⁸ Cf. ma thèse [33].

comme il n'y a pas de moyens économiques pour défendre son indépendance, elle ne peut pas être libre de l'État et des autres entreprises. La compétition est superficielle. Donc, dans le cas de l'U.R.S.S., il n'y a pas de méthodes qui déterminent le taux de profit moyen entre les sections. C'est à dire, bien que l'entreprise a un système de compte autonome, c'est impossible pour elle d'investir ses fonds à un haut taux de profit, ou de retirer ses fonds investis à des taux très bas. Ici, il n'existe pas de système de concurrence entre les sections, et ce qui est pire, est qu'il n'y a pas de compétitions entre les activités identiques. Probablement, en U.R.S.S. aussi, on ne admet pas que la valeur soit égale au prix. Et que les frais de production d'une entreprise soit supérieure ou inférieure à ceux donnés par l'État, cela dépend de son efficacité de production (le prix = frais de production + le profit moyen). Le problème, dont il s'agit ici, est que la différence entre les sections, ne peut pas exister pour la cause d'interdiction de transfert des fonds entre les sections. En somme, comme l'émulation entre les sections, par laquelle le profit moyen se forme, n'existe pas, les entreprises ont la conscience d'être camarades, et ils se lient avec l'État, c'est à dire le monde du capital en général. De même que l'organisation horizontale du capital en général renforce le dictature sur l'entreprises, il aggrave l'augmentation des forces productives. En plus, sur les entreprises de biens de production, comme il n'existe pas de marché correspondant, on ne pourrait en effet trouver la signification du système de compte autonome.

L'échec de *la réforme économique de 1965*,³⁹ provient surtout du fait que l'on ne pouvait pas introduire la fonction de marché dans la forme de transfert des fonds entre entreprises. Car, la réforme économique elle-même était dominée par le capital en général.

De plus, l'absence de marché monétaire est aussi la deuxième raison. Pendant que le capital en général domine les besoins des consommateurs et ceux des entreprises par la politique de la fixation des taux d'intérêts. Il aggrave les biens de consommation, et il est l'obstacle pour l'émission de la monnaie. C'est ainsi que le manque de revenu et la stagnation du pouvoir d'achat individuel viennent de là. Le mécanisme d'émission de la monnaie dominée par l'État est un obstacle pour les besoins sociaux. Le mécanisme d'émission de la monnaie en l'U.R.S.S. avait l'élément de la théorie nationale de la monnaie (comme celle d'Allemagne), même si la monnaie était émise d'après l'étalon or. Comme le banque d'émission en l'U.R.S.S. n'émet pas de monnaies en proportion de l'emprunt à long terme par une entreprises, il n'y a pas de relation avec le marché monétaire. A notre grande surprise, il émet des monnaie d'après la base du salaire déterminé. Par le parti communiste (comme si la politique des revenus). On l'appelle normalement la balance du revenu et des dépenses. Bien sûr, ce n'est pas le seul moyen de dictature du parti communiste. Car il n'y a pas de possibilité de refléter les besoins sociaux et

³⁹ La source de l'échec est que le parti communiste ne pouvait pas développer une politique du crédit, qui signifie l'introduction du crédit à long terme et de la compétition entre les entreprises. Parce qu'il avait la peur de l'inflation et de la dispersion des puissances politiques. ma thèse [33], p. 52-53.

individuels. La monnaie, de l'U.R.S.S. aussi bien que du économie classique, n'est pas que «*le voile*» du circulation des marchandises, et, en plus, c'est «*le voile*» de la volonté du parti communiste.

Le système en l'U.R.S.S. a une influence mauvaise sur le mouvement syndicaliste international. Les mots de *Proletariat Dikatatur* contient les besoins des élites des groupes du proletariat, accompagné par l'ombre de *Tanatos*. Ils croient que, la tendance profonde que les besoins du capital sont à l'opposé de ceux des travailleurs, est la cause de la révolution du prolétariat. C'est la conception de la théorie de l'appauvrissement. Aujourd'hui, bien qu'il n'y a pas de monde proposant l'appauvrissement absolue comme Kuczynski [34] déjà le proposa, mais il y a beaucoup de monde pour proposer l'appauvrissement relatif. Sa signification est non seulement le développement de la proportion de V pour P , mais que les besoins du travailleurs développent plus que l'augmentation du salaire, c'est à dire que c'est un cercle vicieux.⁴⁰ Mais, aujourd'hui, nul prêterait l'oreille à cette théorie. Car, dans le monde capitaliste moderne, il me semble que la proportion de V pour P a perdu de sa signification, d'abord, parce qu'elle est très compliquée, Si dans le monde de la proportion de V pour P , les capitalistes tout comme le prolétariat sont saisi des besoins matériels.⁴¹

Pour cacher ce monde quantitatif, il faut revenir au monde des désirs. Ici, il ne s'agit pas de confrontation entre prolétariats et capitalistes. *Le problème important, dont il s'agit ici, c'est entre le besoin et le désir, c'est à dire, entre le sujet du désir et l'objet des besoins. Certainement, sur la théorie du désir, il n'y a pas de la conception objective propre à la science. Mais, pour moi, même si personne ne peut l'appeller scientifique, cela m'est indifférent.*

b. *Le monde de Agnes Héller*

De calculer les besoins sociaux, cela signifie qu'il s'agit du marché des biens de production et marché monétaire. Pour briser le système du monopole aussi bien que le capital en général, il faut changer le système des prix et celui de l'émission de la monnaie à la fois (bien sûr de façon différente au capitalisme). C'est par les mesures que le marché devient parfait, comparé avec «*Quasimarkt*».⁴²

Mais, est-ce qu'elle exige l'analyse économique réelle? Non. Ou, est-ce qu'elle a crée une nouvelle société? Non. C'est très dommage qu'elle aussi habite dans le monde du capital en général, au point qu'elle croit en le prolétariat pour le futur. Dans sa pensée, il n'y pas de mesures concrètes pour changer le système du capital en général, et, elle n'exige rien que le développement du marché des biens de consommation. Son intérêt est celui-ci.

En plus, l'affaire dont il s'agit, c'est que c'est inutile de parvenir à l'autogestion

⁴⁰ Lebowitz. [33] Terrail [10] en tirent le sujet de la révolution. Les luttes de classes jouent un rôle, particulièrement important dans la détermination du moment subjectif des besoins. [35], p. 14.

⁴¹ Mais, bien sûr, Alain Touraine [36] est pareil, «Aujourd'hui, le problème principal est celui qui oppose le développement et la consommation» (p. 65) Cette pensée ne change rien au fait que les hommes ne intéressent qu'aux besoins matériels.

⁴² A. Héller et F. Fehér, [26], p. 11.

de l'entreprise,⁴³ seulement par les réformes politiques. En d'autres mots, sous ce système, c'est très difficile d'acquérir l'augmentation des forces productives. Ainsi, il faut créer un nouveau système pour calculer les besoins sociaux. S'il y a ce nouveau système, on peut calculer combien produire, d'après les besoins sociaux. L'autogestion dépend du nouveau système qui garanti les besoins sociaux, par lesquelles les forces productives augmentent. C'est ainsi qu'il faut ajouter la réforme des systèmes économiques à ceux politiques.

Mais, à côté de ce défaut de son avis, j'ai des doutes sur l'augmentation infinié des forces productives. Certainement, cette la base de cette idée est la distribution d'après les besoins, mais, je ne le partage pas. Radkowski exprime bien le défaut de cette idée. «L'image de "la civilisation d'abondance" est un mirage, le slogan "à chacun selon ses besoins", un leurre.»⁴⁴

Etant donné que le gaspillage du capitalisme aussi bien que celui au socialisme portent la course aux armements sous la régime de la stratégie nucléaire comme de nos jours, c'est bien pis encore. Cette augmentation des forces productives n'est pas qu'un cercle vicieux (*course de rats*). On peut dire que ses esprits sont très pauvres. «Celui qui est pauvre, ignore les loisirs.» Ici, il ne s'agit pas d'économie minimum, comme E. F. Schumacher⁴⁵ (bien entendu, sa cause est la contre-attaque par musulman), mais le problème, dont il s'agit, est la cause de la connexion malheureuse entre les besoins et la production. *Pour dépasser ce cercle vicieux, nous devons aller des besoins aux désirs.*

3. DU BESOIN AU DÉSIR

«La grande force est le désir» Appollinaire

Nous avons vu la façon dont les besoins avaient un rapport avec la production. Le schéma de Marx, celui de Marxisme, celui de Heller concernent tout à fait la conception productive. Lorsque les mots quotidiens sous-mentionnés nous sautent aux yeux, nous pouvons comprendre que les besoins relatifs à la production. Par exemple, les mots comme *argent qui dort* et *la terre dormant* signifient l'idée générale que ceux qui ne concernent pas la production est inutile. Parce que nul n'a besoin de gagner de l'argent et de la terre pour dormir. Ainsi, l'idée générale que le désir n'est pas un besoin, se forme. En cas du *prix*, c'est la même chose. On emploie le prix pour expliquer *Grand prix* ou *Prix Nobel*.⁴⁶

Mais la signification essentielle du *prix* n'est pas que celle de la *couronne*. Par conséquent, cela signifie que le *prix*, concernant la production, en fait, a une autre origine différente de la production. C'est à dire, autrefois, pour la vie humaine, il n'y eut pas de différence entre les besoins et la production. En ce temps-la, les

⁴³ A. Héller [29] Particulièrement Chap. 5.

⁴⁴ Radkowski, [3], p. 112.

⁴⁵ Schumacher, [37].

⁴⁶ J. Huizinga, [38], p. 94. «La prix peut consister en une couronne de laurier, en une somme d'argent ou en toute autre valeur matérielle.», p. 91-92.

loisirs et le travail sont identiques pour l'homme, *le désir et les besoins sont identiques. Ces besoins ne furent pas que désir. Ces besoins ne furent pas que désirs du sujet où le sujet du désir.* Bien sûr, je ne voudrais pas proposer que l'on reviennent au temps anciens. Mais nous devons faire attention sur un pareil désir, tant que nous vivons dans le XXe siècle, où la valeur de l'individualité est élevée.

Ce désir ne commence pas que par la critique de la normalité. Cela signifie que, pour acquérir le désir, on doit sortir de la vie quotidienne, et, on doit vivre dans le monde de *Mimésis* comme celui des enfants ou poètes.⁴⁷

Le marxisme supprimait les désirs des hommes qui ne travaillaient pas, car ceux-ci sont exclus de sa conception que les désirs ne sont pas que les besoins relatifs à la production. Quand Marx méprisa *Lumpen Proletariat comme racailles*,⁴⁸ il domina le monde des besoins. En dépit de ce que le schéma marxiste sur les besoins est au sujet du désir qui veut dominer les ouvriers productifs par le capital en général, marxistes ne peuvent pas comprendre ce désir. S'il exige le prosélytisme de nous, cela signifie que les besoins sociaux seulement nous commandent d'être ça. Ici, il n'y a pas d'autre chemin à écarter.

Donc, comment la théorie de Héller est-elle? Bien qu'elle unisse les besoins avec la production, au point qu'elle propose l'augmentation des forces productives, heureusement elle s'éloigne de cette conception, parce qu'elle propose des besoins radicaux. Mais, bien sûr, elle tombe dans le piège du marxisme, au point qu'elle n'admet pas l'autre conception que les prolétariats productifs. Ici, elle a mangé aux deux râteliers.

En plus, le diable de la production change la vie humaine en celle des besoins productifs. Si on voit le nom "assurance sur la vie" "et" "pension de vieillesse" etc., il comprend facilement la raison. Le marxisme est aussi pareil, quand il tente de lier les besoins à la production. Par exemple, l'accouchement, le mariage, les sports, l'éducation,⁴⁹ les hopitaux, les cinémas, tous les besoins sont utilisés pour augmenter la production. La vie et le mort de l'homme dépendent de la production. Les besoins marxistes, on peut dire, sont les mot du *Tanatos*. Dans le temps, l'union soviétique a interdit le prostitution, car son travail ne porta pas sur l'accouchement, en somme, production des enfants.

⁴⁷ Radkowski, [3], p. 200–215.

⁴⁸ K. Marx, [39] «Neben zerrütteten Roués mit zweideutigen Subsistenzmitteln und von zweideutiger Herkunft, neben verkommenen und abenteuernden Ablegern der Bourgeoise Vagabunden, entlassene Soldaten, entlassene Zuchthausstraflinge, entlaufene Gallerensklaven, Gauner, Gaukler, Lazzaroni, Taschendiebe, Taschenspieler, Spieler, Maquereaus, Bordellhalter, Lasttrager, Literaten, Orgeldreher, Lumpensammler, Scherenschleifer, Kesselflicker, Bettler, kurz, die ganze unbestimmte, aufgeloste, hin-und hergewordenen Masse, die die Französer la bohème nennen—» et «Dieser bonaparte, der sich als Chef des Lumpenproletariats konstituiert, der hier allein in massenhafter Form die Interessen wiederfindet, die er persönlich verfolgt, der in diessem Auswurf, Abfall, Abhub aller Klassen die einzige Klasse erkennt, auf die er sich unbedingt stützen kann, er ist der wirkliche Bonaparte, der Bonaparte sans phrase.» p. 160–161.

⁴⁹ Ivan Illich, [44] «School indoctrinates the child into the acceptance of the political system his teachers represent, despite the claim that teaching is non-political.» p. 101 Grevet, au contraire, surestime la signification de la socialisation des besoins p. [47].

Les hommes que la conception de travail productif déteste, sont *batârd*s, *métèques*, *apatrides*, *émigrants*, *juifs*, *extradés*, *gitans*, *coréens*, *négres*, *étudiantes*, *détenues*, etc.—comme toi, les hommes qu'elle respecte, ils sont *antisémites*, *catholiques*, *xenophobes*, *nationalistes*, *intellectuels*, *bigots du marxisme*, *blanc*, *col blanc*, *Japonais comme blanc d'honneur*, *capitalistes*, *prolétariats*, etc.—comme vous. Bien sûr, les expressions comme «Le travail est l'enfer, les loisirs sont le paradis»⁵⁰ sont très connus et permis dans ce monde, mais la résistance ne peut pas être permise.

Comme les hommes individus qui ont des besoins, n'ont pas de desirs, ils ne peuvent pas désirer de désobéir aux systèmes normaux, n'importe lesquels. C'est dire que, pour avoir des besoins, les hommes doivent être éduqués comme *l'homo normalis*, qui tente d'être le sujet des puissances. Les hommes, qui ont perdus les desirs, doivent critiquer les systèmes scientifiquement, c'est ainsi qu'il n'y a pas de critique, sinon il y aurait de la raison, en somme, science. De plus, il n'y a pas d'exigence de rupture.⁵¹ «Le temps des saboteurs est révolu, celui des clercs et des légistes commencent»⁵² L'Ouest ou l'Est, ce sont la même chose. Les hommes, aussi bien dans l'Ouest que dans l'Est, pensent que les objets des desirs signifient seulement l'auto et la télévision etc. Il n'y a pas de place pour l'existence des desirs. Nul n'admet les desirs, non relatifs à la production. Car ces pareils desirs sont exclus du monde de la science. Et les hommes normaux ont l'habitude de mépriser la non-science. Mais on doit faire attention à ce préjugé. La science n'est pas que l'opportuniste qui fait une révolution à sa convenance «La science est toujours passible de la question».⁵³ On ne doit pas oublier que la science est une, la révolution est une autre. La science était la flatteuse qui cajolait la révolution, mais c'était l'amour unilatéral, parce que la révolution était parfois un coup d'état que les racailles provoquent. Donc, la révolution, en l'autre mot coup d'état, est le maître, la science n'est pas que l'esclave.

Finalement, encore une fois, je voudrais éclairer le passage du besoin au désir. *D'abord, nous devons libérer notre vie du joug de la production.* Pour cela, nous devons oser laisser tomber l'idée aisée que nos besoins dépendent des forces productives. *Deuxièmement nous ne devons pas mépriser les hommes non productifs avec les desirs.* Car le fait que nous les méprisons, cela nous force à lier nos desirs aux besoins, et à conduire au *Tanatos* comme le capital en général, l'autorité et les forces productives etc.

Pour écarter ce danger, nous devons diriger notre attention sur le monde du *Mimésis*, car il n'y a pas de forces productives ni capital en général. Sinon, nous

⁵⁰ Pachter, [43], p. 99.

⁵¹ Lefevre, [45], p. 164. Mais, Henri Levy critique le désir. «La technique, le désir, socialisme, voilà bien les trois natures de la tragédie contemporaine.» [40], p. 143. En plus, Terrail [35] aussi, le critique de l'autre point de vue, c'est à dire du désir au besoin. p. 63. Fontanell met l'accent sur la diversification des besoins [46]. André (Gorz aussi [49]).

⁵² Jean-Marie Benoit, [41], p. 24.

⁵³ Jean-Daul Dollé, [9], p. 70–71.

deviendront des esclaves, même si nous avons des consciences profonds en science. Nous devons sortir de ce monde.

«*De la sortant, nous revîmes les étoiles!*»

(Les livres de Jean Paul Dollé et George Hubert Radkoski ont eu beaucoup d'influence sur cette étude. Bien sûr, il y a une grande différence entre eux et moi, en dépit de cela, je doit admettre que je partage leurs avis. Mais, le sujet le plus important, c'est le fait que le marxisme a trahi notre jeunesse, en particulier, pour Radkowski, l'insurrection de Warsowie, et, pour Dollé, en Soixante Huitard, et pour moi, en soixante-dix au Japon, il va sans dire que nous sommes les enfants du même siècle.

Enfin, je voudrais témoigner de la reconnaissance avec mon ami M. Jean-Pierre Daniel, qui m'a aidé dans la rédaction en Français.)

Keio University

BIBLIOGRAPHIQUES

- [1] Aristotle: *Politica. The works of Aristotle*, Vol. 10 Clarendon Press, Oxford.
- [2] Plotin: *République. (Oeuvres complètes)*, Gallimard, Tom. 1, Paris.
- [3] Georges-Hubert de Radkowski: *Les jeux du Désir*. Croisées PUF, Paris, 1980.
- [4] K. Marx: *Deutsche Ideologie*. Karl Marx. Friedrich Engels. Werke (MEW), Dietz Verlag, Berlin, 1973.
- [5a] K. Marx; *Le Capital*. Tom I. (Traduction de J. Roy), Garnier-Flammarion, Paris, 1969.
- [5b] K. Marx: *Le Capital*. Tom II, III, Editions Sociales, VI, IV.
- [6a] K. Marx. *Manuscrits de 44. (Oeuvres complètes)*, Gallimard, Tom. II, Paris.
- [6b] K. Marx: *Ökonomisch-philosophische Manuskripte*. MEW., Ergänzungsband, Berlin, 1974.
- [7] A. Matoba: *La conception des besoins chez jeune Marx*. in; *Mita Gakkai Zasshi* 73(5), 73(6), Keio University, Tokyo, 1980.
- [8] Lucien Séve: *Marxisme et théorie de la personnalité*. Éditions sociales, Paris, 1969.
- [9] Jean-Paul Dollé: *Le désir de Révolution*. Bernard Grasset, Paris, 1972.
- [10] Jean-Pierre Terrail; *Production des besoins et de la production*. in; *La Pensée*. 180 (Mars-Avril), p. 6–20. Paris, 1975.
- [11] P. A. Rovatti: *La nozione di bisogno*. in; *Bisogni e teoria marxista*. p. 11–80, Gabriele Mazzotta editore, Mialno, 1976.
- [12] Paul-Henry Chombart de Lauwe: *Les intérêts contre les besoins. La double nécessité*. in; *La Pensée*, 180 (Mars-Avril), p. 122–139. Paris, 1975.
- [13] Michael A. Lebowitz; *Capital and the production of needs*. in; *Science and society*. Vol. XLI., 1977–78, p. 430–447.
- [14] K. Marx: *Fondaments de la critique de l'économie politique*. Édition Anthropos, Paris, 1968.
- [15] A. Matoba: *Les problèmes sur l'abolition d'une monnaie au socialisme*. in; *Mitta Gakkai Zasshi* 71(5) p. 261–278, Keio Univ. Tokyo, 1978.
- [16] Thomas Sowell: *Classical Economics Reconsidered*. Princeton University Press, Princeton, New Jersey, 1974, p. 33–111.
- [17] Charles Bettelheim: *Die Bedürfnisse einer sozialistischen Gesellschaft*. in; *Zur Kritik der Sowjetökonomie*, Politik 11, Wagenbach, Berlin, 1974, p. 66–69.
- [18] R. L. Meek: *Economics and Ideology and other essays*. London, 1967.
- [19] Andre Glucksmann. *Les Maîtres Penseurs*. Bernard Grasset, Paris, 1977.
- [20] André Glucksmann: *La cuisinière et le mangeur d'hommes*. Édition du Seuil, Paris, 1975.
- [21] Jean Anouilh: *Antigone*. La Table Ronde, Paris, 1945, p. 75.

- [22] Wilhelm Reich: *Listen, Little Man*. Pelican Books, Middlesex, England, 1975.
- [23] E. Mandel: *Traité d'économie Marxiste*. Vol. 4, Union Générale D'Éditions, 1968. p. 150–196.
- [24] Herbert Marcuse: *Soviet Marxism, A critical Analysis*. Pelican books, Middlesex, England, 1971.
- [25] K. Marx: *Kritik des Gothaer Programms*. MEW. Bd. 19, Berlin, 1974.
- [26] A. Héller, Ferenc Fehér: *Diktatur über die Bedürfnisse*. VSA, Verlag, Hamburg, 1979.
- [27] György Márkus: *Der Mensch als gesellschaftliches und bewusstes Naturwesen*. in; *Individuum und Praxis Positionen der «Budapester Schule»* édition suhrkamp, Frankfurt am Main, 1975. p. 78–93.
- [28] A. Matoba: *Agnes Héller-La théorie des besoins chez Marx*. compte rendu, in; *Mita Keizai Kenkyu*. Vol. 21, p. 24–28, 1979.
- [29] A. Héller: *La théorie des besoins chez Marx*. Union Générale D'Éditions, Paris, 1978.
- [30] A. Heller: *Instikt, Aggression, Charkter*. VSA Verlag, Hamburg, 19–77.
- [31] Maria Márkus, Andras Hegedüs: *Gemeinschaft und Individuum*. in; *Individuum und Praxis Positionen der «Budapester Schule»*. édition Suhrkamp, p. 94–109.
- [32] Maria Márkus et Andras Hegedüs: *Loisir et Division du Travail*. in; *Le Temps Modernes*, août-sept., 1974. p. 2808–2827.
- [33] A. Matoba: *Le mecanisme du credit sous la reforme economique en l'U.R.S.S.*: in; *Mita Keizai Kenkyu*. Vol. 16, p. 45–53. 1977.
- [34] Kuczynski: *Die Geschichte der Lage der Arbeiter unter dem Kapitalismus*. 7 Bd. 1952–55.
- [35] Jean-Pierre Terrail: *Fetichisme de la marchandise et idéalisme des besoins*. in; *Besoins et mode de production*. Éditiones Sociales. Paris, 1977.
- [36] Alain Touraine: *La société Post-industrielle*. Éditions Denoël, Paris, 1969.
- [37] E. F. Schumacher: *Small is Beautiful*. Abacus. 1975.
- [38] J. Huizinga: *Homo Ludens. Essai sur la formation sociale du jeu*. Gallimard. Paris, 1951.
- [39] K. Marx: *Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte*. MEW. Bd. 8 Berlin, 1973.
- [40] Bernard-Henri Levy: *La Barbarie à visage humain*. Grasset, Paris, 1977.
- [41] Jean-Marie Benoist: *Les nouveaux primaires*. Éditions Libre Hallier, Paris, 1978.
- [42] Paul Lafargue: *Das Recht auf Faulheit*. Europäische Verkag Frankfurt, 1969. p. 17–48.
- [43] Hans Pachter: *Das Recht auf Faulheit*. in; *Jahrbuch Politik 6*, Verkag Klaus Wagenbach, Berlin, 1974, p. 99–109.
- [44] Illich: *Celebration of Awareness*. Pelican Books, Middlesex, Engkand, 1973.
- [45] Henri Lefevre: *La vie quotidienne dans le monde moderne*. Gallimard, 1968.
- [46] J. Fontanel: *Les besoins et l'économie*. in; *Le monde de l'Économie*. Juillet 1978.
- [47] P. Grevet: *Besoins populaires et Financement public*. éditions sociales, Paris, 1976.
- [48] Paul Fouquie: *Cours de philosophie. L'action*. Editions de l'école, Paris.
- [49] Andre Gorz: *La morale de l'histoire*. Aux Édtions du Seuil. p. 233–236.